

A. Auto-satisfaction de Céline et sa critique des critiques

Céline : « *Rabelais : médecin, écrivain, juriste, était un grand bon-homme* ».

Le style de Louis-Ferdinand Céline a pris une telle importance, une telle ampleur aux yeux de nombre de littérateurs, d'écrivains ou d'éditeurs, qu'il paraît opportun, d'une part de l'aborder à travers sa « critique des critiques » et son dessein ; d'autre part, d'établir si ce style justifie « l'occultation des thèses avancées ».

Considérations de l'auteur sur le style

Elles sont de deux ordres. Elles comprennent : sa *critique des critiques* et son *approche personnelle du style* en général.

• *Critique des critiques* par Louis-Ferdinand Céline

Auto-satisfaction : « A bas les idées !... »

« La critique : la grande vengeance des impuissants, mégalomanes

... La tyrannie sans risque, sans peine... Ce sont les ratés les plus rances qui décrètent le goût du jour !... »

Qui ne sait rien foutre, loupe toutes ses entreprises possède encore un merveilleux recours :

Critique !...

Trouvaille inouïe des temps modernes, plus aucun compte jamais à rendre. Critique ne relève que de son propre culot, de ses petites amitiés, de ses sales petites haines, de ses sales petits poncifs. »

(*Bagatelles pour un massacre*, Editions Denoël, 1937, p. 15.)

Id. pp. 26-27 :

« On peut toujours dire ce que l'on veut sur tout ce que l'on vous présente... Il n'existe pas de critique en soi. C'est une farce la critique en soi. Il existe une critique bienveillante et puis l'autre, poiseuse. Tout merde ou tout nougat. Question de partialité [...] et j'ai meilleur goût, moi tout seul, que toute la critique pantachiote et culacagneuse réunie... »

D'abord le critique de moi-même, à partir d'aujourd'hui c'est moi. Et ça suffit... »

Id. p. 70 :

« Rien n'est plus odieux de nos jours, humainement plus odieux plus humiliant que de regarder un Français moderne dit lettré, dépiauter narquoisement un texte, un ouvrage... »

N'importe quelle bête à côté possède une allure plus noble, pathétique et profondément touchante... Il sait tout... Il est incurable... »

Id. p. 75 :

« Les critiques, surtout en France, ils sont bien trop vaniteux pour jamais parler d'autre chose que de leur magnifique soi-même. Ils parlent jamais du sujet. D'abord ils sont bien trop cons. Ils savent même pas de quoi il s'agit. C'est un spectacle de grande lâcheté que de les voir, ces écœurants, se mettre en branle, s'offrir une poigne bien sournoise à votre bonne santé, profiter de votre pauvre ouvrage, pour se faire reluire, paonner pour l'auditoire, camouflés, soi-disant « critiques » !

Les torves fumiers ! C'est un vice ! Ils peuvent jouir qu'en dégueulant, qu'en venant au renard sur vos pages... »

« je vous parlais de l'édition, l'arnaque que c'est !... et l'abominable goût du public !... moi qu'ai pourtant bien l'habitude des dissections et de sujets très avancés, le cœur me flanche quand je pense aux livres et commentaires... pas plus pires scolopendres velus, au fond des sargasses, que les lecteurs très avertis... bâfreurs d'excréments dialectiques, pris dans les algues, et phrasibules formés polypes, formid « messages »... « sens » bulles de vase rien que d'entrevoir ces fonds de rien peut très bien vous éteindre la vue, le goût, l'odorat à jamais... »

(*Nord*, Folio, Gallimard, 1991, p. 298)

Dans le paragraphe protestataire qui suit, l'on croit entendre **François Villon**, avec son refrain : « mais où sont les neiges d'antan ? », « Ici / là-bas / et puis ailleurs / » et, plus loin, **Rabelais**. Nul ne songe à lui reprocher ou à lui contester son inspiration, mais l'honnêteté littéraire ne consisterait-elle pas à mettre au moins en évidence, pour le profane, son pseudo-plagiat, à moins qu'il n'y faille voir un pied de nez, une boutade, lorsqu'il affirme, péremptoire, avoir inventé et détenir « sa petite musique » ? :

« Mais où sont les chefs-d'œuvre promis ?... On s'est pourtant bien réunis, ici, là-bas, et puis ailleurs. Et comme on a bien déclamé ! Enormément pontifié ! comme on a tranché ! jugé ! pourfendu ! navré les impies... Sur le plan idéologique. Quel massacre encore ! Et puis tout transporté par l'apostolisme, n'y tenant plus de se faire voir, trop admirable à contempler ! comme on s'est bien tâté l'esprit devant des millions de personnes ! Emerveillées, exultantes, hagardes ! au bord des estrades ! devant tous ces génies radiant en puissance !

Comme la critique a bien rampé ! comme elle a bien encensé, devancé, soufflé, tambouriné ces pauvres merdes ! les moindres fifrelins poussifs, le moindre aigret vermicule tombé du cul de ces prodiges... Quelle fracasserie de tambours pour saluer la chute au papier du plus piteux de ces faux étrons !... Quel carafouillage de trompettes !

Je m'aperçois partout, au plus loin de ces déserts de la promesse que piètres jonchées de brosses à reluire... toutes abusées jusqu'à la corde... En a-t-on hurlé des sottises ! »

Ou encore, l'on retrouve, à la fois, le rythme de Rabelais et celui de Villon, dans *Les Beaux Draps* (Nouvelles Editions françaises, 1941, p. 84) :

« Un tel censuré aujourd'hui demain sera mirobolique !... après-demain aux ergastules !... c'est la joyeuseté nouvelle ! le grand Trafalgar des faveurs ! cestuy prouvé fumier ce jour, au printemps proche bruissant de myrtes ! Apothéotique d'aubépines !... Ah ! confrères ne dépérissez ! vous m'avez assez fait chyer, je tel doigne mon petit soupir, mais chétif, brief en durée, menu de ton, frêle à malyce, nullement à vous desbottir !

Fourtre ! Tout au contraire moult esbaudi ! tout à rejoy de vos restours ! emmy l'encens, les pourpoints d'or, altières trompetteriez fantastiques, fringants choirs à voix virginales, des Angloïstoires ou d'Armérrique ! »
(sic)

Plus loin, (*Bagatelles*, pp. 126-131), fustigeant encore les critiques littéraires, toujours avec l'aide de « la petite musique » de François Villon, il cingle tous ces « écrivants » dont les créations ne sont pas nécessité organique :

« Yves Gandon, soi-disant critique, armé d'une forte brosse à reluire, passait en revue, avec quel soin ! pour l'admiration des lecteurs, quelques textes les mieux choisis de quelques grands contemporains... L'astuce du commentateur, sa prouesse en tout admirable, consistait à souligner tout le Charme, les fins artifices, les pertinentes subtilités, tout le sortilège de ces Maîtres, leurs indicibles magies, par l'analyse intuitive, très « proustageuse », de quelques textes particulièrement chargés de génie... »

Céline ignore-t-il volontairement le mot « proustienne », lui qui n'arrête de fustiger Proust, sacré comme lui, en l'an 2003, « Goncourt des Goncourt ? » Oublie-t-il, également, combien il a sollicité de Léon Daudet une critique élogieuse de certains de ses textes ?

Il poursuit :

« Haletant, il nous demande si nous pouvons encore le suivre... endurer tant de splendeurs... Sommes-nous dignes ? Lui-même qui croyait tout connaître... il se trouble à perdre les sens... »

Il refaisait une idée... quelque imagination confuse de l'étendue, de la profondeur, des gouffres de ces styles ! Présomptueux !

[...]

Il ne connaissait rien...

[...]

On ne sait plus où se prosterner davantage...

Ah ! vraiment c'en est trop !... Gandon, lui-même transposé cependant, par la foi qui l'embrase, n'en peut plus... Il se rend !... Il se donne !... Il nous adjure à son secours. Ah ! vite ! Agissons, assistons ! Soutenons Gandon !... Prévenons le pire ! Devançons quelque atroce dénouement... ! Partageons son extase !...

[...]

Ô délices littéraires assassines ! O encrières meurtrières délectations phrasiformes !...

[...]

Ah ! comme le Maître nous transfixe ! Ah ! quel virtuose miraculant... Ah ! malheur à qui ne soupire ! Et la violence ! imaginez ! de cette simple virgule ! Mais c'est le génie ! C'est le génie !... Et la faiblesse irrésistible de cette chute différée ? Ah ! mordez ce trait singulier... ces deux conjonctions... qui s'affrontent

... Ah ! l'est-il caractéristique !... Il refait Pascal en trois mots... Racine en douze ! Ah ! comme il nous prend par l'adverbe !

Ah ! le monstre ! Ah ! le divin ! »

Céline acerbe, lucide, ne se résout pas à faire l'effort d'adhérer à une phraséologie sans lendemain.

Ainsi enfonce-t-il le clou :

« Moi, dans tout ceci, qu'il admire Gandon, je ne trouve pas un pet de lapin, je devrais peut-être avoir honte ! mais j'ai beau m'écarter, les clartés ne m'arrivent pas... Je dois être bien opaque... Pour moi c'est tout du « Goncourt »... me rassembler, me raidir, me pincer encore, me surprendre, je ne trouve rien du tout... Dans aucun de ces gens-là, et puis non plus dans tous les autres de la même vendange. Je dois être vaguement infirme. A mon sens obtus, ils se ressemblent tous... farouchement dans l'insignifiance... Un petit peu plus, un petit peu moins de plastronage, de cuistrerie, tortillage, de vellétés, d'onanisme. C'est tout ce que je peux découvrir !... Je me rends bien compte qu'ils essayent de faire des grands et des petits effets, qu'ils se donnent du mal, c'est exact pour faire lever un peu la pâte de ces platitudes... mais la pâte ne lève jamais... C'est un fait... qu'on a beau prétendre le contraire, c'est loupé... ça flanche... ça découle... »

Il en arrive, ironique, à l'essentiel :

« Et plus ils se décarcassent, se malmènent le pauvre traguite, plus ils sonnent affreusement factice de tous leurs organes et tambours... Plus ils sont pénibles à regarder... plus ils déconnent intimement et plus ils s'ébullitionnent de rage et de haine !... qu'on s'en doute et s'en aperçoive... Ils ne peuvent plus émettre jamais que de « l'informe », c'est indiqué dans les oracles du magma, de « l'inorganique »... Ils ne sont pas assez vivants pour engendrer autre chose que des histoires creuses et qui ne tiennent plus debout... Ce sont des grossesses nerveuses, infiniment prétentieuses, autoritaires, susceptibles, délirantes d'orgueil. L'os à moelle est devenu tout creux... ça fait encore des drôles de bruit... mais ils ne rendent plus de moelle du tout... C'est de la faute à personne, et ils en veulent à tout le monde... La plus belle fille du monde... Il peut plus jamais aboutir... Ils ne parlent que de créations comme les femmes frigides ne parlent entre elles que de sexe... à perte de vue, babilleuses, idiotes, vipérines, moralisantes. Ils ont jamais joui non plus les grands artistes de nos grands styles

[...]

Ce sont les pires pelures du livre qui nous font chier... interminables avec les ressources de leur style. Ils en ont foutrement jamais eu de style ! Ils en auront jamais aucun ! Le problème les dépasse de partout. Un style est une émotion, d'abord, avant tout, par dessus-tout... Ils ont jamais eu d'émotion... donc aucune musique. Se rattrapent-ils sur l'intelligence ?... ça se verrait.

Ce n'est pas tout à fait de leur faute... à ces grands écrivains... Ils sont voués depuis l'enfance, depuis le berceau à vrai dire, à l'imposture, aux

prétentions, aux ratiocinages, aux copies... Depuis les bancs de l'école, ils ont commencé à mentir, à prétendre que ce qu'ils lisaient ils l'avaient en personne vécu... A considérer l'émotion « lue », les écrivains de seconde main comme leur émotion personnelle ! Tous les écrivains bourgeois sont à la base des imposteurs !... escrocs d'expérience et d'émotions... Ils sont partis dans la vie du pied d'imposture... Ils continuent... Ils ont débuté dans l'existence par une imposture... l'originale planque, « Le lycée »

[...]

« Ils ne feront que « penser » la vie... et ne l'éprouveront jamais... même dans la guerre... dans leur sale viande de « précieux », de sournois crâneurs... Encroûtés, sclérosés, onctueux, bourgeoisés, supériorisés, mufliés dès les premières compositions, ils gardent toute leur vie un balai dans le trou du cul, la pompe latine sur la langue...

[...]

« Le français finement « dépouillé » s'adapte merveilleusement à ce dessein. C'est même le corset absolument indispensable de ces petits châtrés émotifs, ils (sic) les soutient, les assure, les dope, leur fournit en toutes circonstances toutes les charades de l'imposture, du « sérieux » dont ils ont impérieusement besoin, sous peine d'effondrement... Le beau style « pertinent » mais il se trouve à miracle ! pour équiper tous ces frigides, ces rapaces, ces imposteurs !... Il les dote de leur langue exacte, le véhicule providentiel, ajusté, méticuleux, voici l'abri impeccable de leur vide, le camouflage hermétique de toutes les insignifiances.

« Style » monture rigide d'imposture sans lequel ils se trouveraient littéralement dénués, instantanément dispersés par la vie brutale, n'ayant en propre aucune substance, aucune qualité spécifique... pas le moindre poids, la moindre gravité... Mais avec ce fier classique corset tout bardé de formules, d'emprunts, de références, ils peuvent encore et comment ! jouer leurs rôles, les plus monumentaux de la farce sociale... si miraculeusement fructueuse aux eunuques.

C'est toujours le toc, le factice, la camelote ignoble et creuse qui en impose aux foules, le mensonge, toujours ! jamais l'authentique...

[...]

... le français goncourt, le français dégueulasse d'élégance, moulé, oriental, onctueux, glissant comme la merde, c'est l'épithète même de la race française. C'est le chinois du mandarin. Pas plus besoin d'émotion véritable au chinois du mandarin, que pour s'exprimer en français « lycée »... Il suffit de prétendre. C'est le français idéal pour Robots. L'homme véritablement, idéalement dépouillé, celui pour lequel tous les artistes littéraires d'aujourd'hui semblent écrire, c'est un robot. On peut rendre, notons-le, tout Robot, aussi luisant, « lignes simples », aussi laqué, aérodynamique, rationalisé qu'on le désire, parfaitement élégantissime, au goût du jour. Il devrait tenir tout le centre du Palais de la Découverte le robot... »

Id. pp. 168-169 :

« Tous ces écrivains qu'on me vante, qu'on me presse d'admirer... n'auront jamais c'est évident, le moindre soupçon d'émotion directe...

[...]

Leur fameux style dépouillé néo-classique, cette cuirasse luisante, biseauté, strictement ajustée, impitoyable, impeccable qui les barde

contre toute effraction de la vie depuis le lycée, leur interdit aussi à jamais, sous peine d'être immédiatement dissous, résorbé par les ondes vivantes, d'en laisser pénétrer aucune à l'intérieur de leur carcasse... Le moindre contact émotif direct avec le torrent humain et c'est la mort !... cette fois, sans phrase...

[...]

Ils crèvent avec leur cuirasse, dans leur cuirasse, étreints, bandagés, saucissonnés, au plus juste, bouclés, souqués, polis, reluisants robots, scaphandres rampants sous l'attirail, énorme, emprunté de dix mille tuyaux et ficelles à peu près immobiles, presque aveugles, à tâtons, ils rampent ainsi vers le joli but lumineux de ces existences, au fond de ces ténèbres... la Retraite... Il n'émane des pertuis de leur armure, des fissures de ces robots « d'élite » que quelques gerbes, bouquets graciles, d'infinis minuscules glouglous, leurs bulles qui remontent à l'air libre...

[...]

« Que viennent-ils donc tous ces châtrés nous infecter de leurs romans ? de leurs simulacres émotifs ? Puisqu'ils sont une bonne fois pour toutes, opaques, aveugles, manchots et sourds ! Que ne se donnent-ils uniquement à la description, c'est-à-dire au rabâchage, rafistolage de ce qu'ils ont lu dans les livres ?... Que ne font-ils strictement carrière dans le « Beadeker » amusant, dans le goncourtisme descriptif, le farfouillage objectif à toute force... »

(Id. pp. 170-172)

Malgré ces remarques pertinentes, Louis-Ferdinand Céline n'est-il pas un surréaliste qui s'ignore ? Il critique d'ailleurs vertement, mais naïvement, le surréalisme où il inclut son racisme et son antisémitisme. Il n'y voit, hélas, que des inventions artificielles et saugrenues : « Le surréalisme, prolongement du naturalisme, art pour robots haineux, instrument du despotisme, d'escroquerie, d'imposture juive... Le sur-réalisme, prolongement du naturalisme imbécile, sécateur, férule des eunuques juifs, c'est le cadastre de notre déchéance émotive... l'arpent de notre charnier, de notre fosse commune de crétins idolâtres Aryens, cosmiques, jobards et cocus... Et puis c'est entièrement tapé !... admirablement... pour nos gueules... »

Et puis ce jugement curieux, empreint de rage sourde, parce que sous-tendant sans doute une impuissance à saisir la richesse infinie du vrai surréalisme (sans tics et artifices) dont il se sent menacé :

« À la porte du sur-réalisme, frémissants depuis longtemps d'impatience, d'objectivisme, à tous les degrés, de dépouillerie, tous nos écrivains, ou à peu près, n'arrêtent plus de se dépouiller infiniment à perte de « grelot », de toute leur ultime substance.

S'ils se malmènent encore un peu, s'ils s'évertuent au fantastique, s'ils se portent à l'idéalisme, à la poésie, les voici alors tout de suite fatalement si dépouillés (*ter repetita non placent*) qu'ils se trouvent après tant d'analyses, en train de surréaliser... C'est-à-dire, lancés, embusqués, délirants d'impunité, dans la plus abracadabrante imposture de ce siècle, pour l'époustouffement du peuple et des bourgeois... par l'accumulation des frénésies creuses, des simulacres para symboliques, le frénétique

branlochage frauduleux... Des grelots tous !... des grelots... même pas des bourdons ! de vils petits grelots ! pour petites bêtes rageuses....

[...]

L'invasion surréaliste, je la trouve absolument prête, elle peut déferler sans hésitation, par l'effet de la loi du nombre... Il ne reste pour ainsi dire plus rien devant l'art Robot, prêt à fondre. »

Revenant à la charge pour s'en prendre véhémentement à tous ses contemporains écrivains, il enchaîne ainsi :

« Les tenants de la grande culture, les continuateurs des classiques, sont à tel point avachis, parvenus à force de constipation styliforme, à un tel degré d'affaiblissement, par grattage, branlette, pitrerie oiseuse, transmutations de fausses vessies, effilochage des symboles tombés en un tel degré de marasme, boursofflés de tels anasarques en fadeurs, insignifiances bullomateuses, qu'ils se ressemblent tous horriblement, gisant sur toutes les paillasses, dans toutes les soupentes du lapanar juif officiel !... Ils sortent tous de la même vaisselle, de la même rincette infinie... de l'insignifiance goncourtisane, du Zolaïsme putassier recrépit, de la même lessive surmenée, de la même plonge des choses molles, opaques, sournoises et médusoïdes !...

J'ai peut-être le goût mal formé, mais enfin pour mon humble part, je trouve que M. Duhamel prolonge admirablement M. Theuriet dans ses œuvres pies... son pouvoir édificateur, que la maison Bordeaux, Bazin, Bourget cousin, Mauriac fils, peut se substituer admirablement à M. Gide pour l'enfilage des cocons.

Les « bébés compliqués Goncourt » peuvent tenir encore parfaitement toutes les notes et tous les concours, il suffit qu'on les « freudise » avec un peu de soin.

[...]

Renaissance, naturalisme, objectivisme, surréalisme, parfaite progression vers le Robot. »

Dans un autre passage, célinien par excellence, non dénué de surréalisme, (courant dont il semble ignorer la problématique), Céline donne à la littérature contemporaine un coup de semonce incisif :

« Pas de quoi faire bouillir l'eau de la vaisselle.

Croupignoteux falots mélangés, croûtons de manuels édulcorés, latiniseries boudineuses, poulets « traduction » sauce « mesure » le tout carton-farci nuancé...

[...]

Littérature contemporaine, calamiteux croulant catafalque, en phrases, acrostiches, falbalas, si secs, si rêches, que les asticots eux-mêmes, cadavre sans lendemain, sans vie, larvaire, magma sans couleur, sans horreur, plus désespérant, plus répugnant, mille fois plus décevant que la plus verte, franche, bourdonnante, dégoulinante charogne littérature en somme bien plus morte que la mort, infiniment. »

Id. p. 174 :

Le pamphlétaire souligne le snobisme de son époque qui consisterait, à ses yeux, à ne plus s'engager émotionnellement dans un texte et à écrire de la façon la plus impersonnelle et la moins lyrique qui fût, tout en recommandant, paradoxalement, la pudeur et la plus grande discrétion :

« Puisque les auteurs « d'origine », du sol, s'acharnent à écrire de plus en plus « dépouillé », banalement, tièdement, insignifiant, insensible, exactement comme des « traductions ». Puisque élevés dans les langues mortes, ils vont naturellement au langage mort, aux histoires mortes, à plat, aux déroulages des bandelettes de momies, puisqu'ils ont perdu toute couleur, toute saveur, toute vacherie ou ton personnel, racial ou lyrique, aucun besoin de se gêner ! Le public prend tout ce qu'on lui donne. Pourquoi ne pas submerger tout ! simplement, dans un suprême effort, dans un coup de suprême culot, tout le marché français, sous un torrent de littérature étrangère, parfaitement insipide ?... »

Il ajoute encore ces remarques d'une grande actualité :

(Id. p. 217) :

« Croyez-moi, j'ai fait souvent l'expérience. Notre belle littérature néo-classique, gongorienne et proustophile n'est qu'un immense parterre de muffleries desséchées, une dune infinie d'osselets frétilants. Pour bien réussir dans le franc grossier, l'émotion directe, il ne suffit pas, ce serait trop facile, d'invoquer, la merde chaque fois qu'on se trouve à court.

Tels romantiques et classiques, dès qu'ils se sentaient bafouilleurs, fourvoyés un petit peu en traître terrain, prenaient à rescousse Dieu le père ! l'imposaient aussitôt. Ficelles ! silence ! et vénération ! Pour bien donner au « vulgaire » il est tout à fait impérieux que tout d'instinct vous en retienne, que tout vous éloigne... et c'est le paradoxe, des vautreries ordurières... des abandons lâches du commun... de la manière morte en somme... de tout le rebut en un mot. Que tout vous rappelle au contraire despotiquement à la vie, au fluide, à la danse. »

Enfin, dans sa réponse à Sartre – qui avait écrit que « Céline était payé par les Allemands » –, dans *A l'Agité du bocal*, incluse dans le *Gala des vaches*, paru en 1948, et dans une lettre adressée au « Magot solitaire », l'on peut lire :

« Le jugement de la critique est toujours idiot, celui du public pire.

Incompétent, bousilleur, partisan, aveugle, sourd, snob ou réactionnaire, jamais vrai, jamais juste, toujours de travers et à côté.

« Il faut pouvoir juger les choses en soi, le livre, le ton du livre, la nouveauté de l'âme, le seul fait, le rythme. Pour cela, il faut être orfèvre. Au diable ces millions de bablateurs, cafouilleux, impuissants, ignobles !

Seule la mort déblaye la scène ! tout l'encombrement public, critique, auteur. Alors, on voit clair ! le ménage est fait !

« Que lira-t-on en l'an 2000 ?

Plus guère que Barbusse, Paul Morand, Ramuz et moi-même, il me semble.

« Vérité ? Oh non, mon Dieu ! Si je m'en fous ! Ai-je été assez excédé par toutes ces haines et ce tapage, de mon vivant ! »

Lit-on vraiment Barbusse, Ramuz et Paul Morand, aujourd'hui ?

Lira-t-on Céline dans cinquante ans ?